Bertrand Schefer

Cérémonie

Roman

P.O.L

Extrait de la publication

Cérémonie

DU MÊME AUTEUR

L'Âge d'or, roman, Allia, 2008

Traductions

Marsile Ficin, *Quid sit lumen*, Allia, 1998

Pic de la Mirandole, *Neuf cents conclusions philosophiques, cabalistiques et théologiques*, Allia, 1999

Giulio Camillo, *Le Théâtre de la mémoire*, Allia, 2001

Giacomo Leopardi, *Zibaldone*, Allia, 2003

Extrait de la publication

Bertrand Schefer

Cérémonie

Roman

P.O.L
33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6e

© P.O.L éditeur, 2012
ISBN : 978-2-8180-1491-2
www.pol-editeur.com

Extrait de la publication

Je pose le cadeau entre ses mains et je l'ouvre pour elle. Elle voulait noter des choses, des impressions surtout. Je lui ai trouvé un stylo en or et un carnet de moleskine noire qu'elle pourra garder sur sa table de nuit. J'accompagne ses doigts pour défaire le papier. Je me rassieds. Je lui demande si le stylo lui plaît, elle dit oui beaucoup. J'ouvre le carnet, lisse la première page, sa main agrippe le papier et s'applique. Elle note *le stylo est tout simplement incroyable – il glisse tranquillement, c'est un vrai plaisir. Tout le monde s'extasie*

Extrait de la publication

devant le père Noël, une barbe à la Pouchkine – vraiment une fière allure. Les fêtes étaient terminées. Je vais prendre des stimulants pour recommencer à marcher normalement sinon ce n'est pas supportable. Apprendre aussi à réécrire proprement.

Quand je reviens deux jours plus tard, c'est comme si dix ans étaient passés. Je ne sais pas quoi dire. Je regarde son corps posé sur les draps, la tête inclinée vers la fenêtre immobile. Je reste longtemps à la regarder et je lui dis pour l'agence bancaire et elle cligne des yeux, une fois, deux fois. Je lui demande pour le stylo. Sa main se lève doucement et me fait signe d'approcher. Elle désigne le stylo sur la table de nuit et je comprends qu'elle veut me montrer comment elle sait s'en servir. J'attrape une carte blanche, un bristol qui traîne sur la table parmi les papiers, je pose le stylo dessus, sur

Extrait de la publication

les draps, entre ses mains. J'enferme sa main dans la mienne, je mime le geste d'écrire. Elle trace quelques mots dans le vide, puis la pointe touche enfin le papier, parfois l'encre ne vient pas, elle ne veut pourtant pas reprendre, pas s'interrompre. Il y a des trous, des lettres qui ne parviennent pas à se former. C'est la dernière fois qu'elle trace des mots, elle le sait et je le sais. Alors nous faisons attention, mais c'est au-delà de l'attention, c'est ce qu'on appelle sacré, je crois, ce moment qui n'a d'équivalent nulle part, qui ne reviendra pas, déjà pris par la raideur, l'engourdissement, exténué, hors de l'existence. Je retire ma main, ses doigts vont seuls maintenant, tenant le stylo, essayant de garder une ligne droite, mais qui s'effondre, avec des blancs dedans car il n'y a plus de force pour appuyer. Il n'y a que le bout des doigts qui bouge,

Extrait de la publication

tout le reste du corps est figé, déjà ailleurs. Le dernier exercice d'écriture refait alors le premier, retenu parce que tant de fois répété à travers les âges, sur les dessins, les cahiers de classe, les feuilles blanches, les papiers officiels, toute la vie : acte de naissance des enfants, livret de famille, mariage, divorce, contrats, chèques, emprunts. Seulement cela, pas une signature, juste un nom donné, inscrit, la dernière fois qu'on écrit son nom et qu'on le voit écrit. Et c'est ce qui vient quand je lâche sa main pour la laisser aller seule. Prénom. Nom de jeune fille. Nom de mariage. Puis elle s'arrête. Elle est sans force. Son corps n'est plus là, plus vraiment, définitivement paralysé. Je crois que c'est fini mais elle ajoute encore un mot pour terminer la ligne – *danseur*, presque illisible.

Extrait de la publication

J'ai choisi mon modèle au premier passage entre les cintres. Je me suis assis. J'attendais que la vendeuse enlève les étiquettes et jette les badges magnétiques dans une boîte derrière la caisse. Installé dans le fauteuil, j'observais l'ami qui m'avait accompagné en train d'errer dans la boutique et je revenais de temps en temps à la vendeuse pour la dévisager. Je n'avais pas regardé le prix et tendu immédiatement ma carte de crédit. Deux jours plus tôt, je traversais encore Paris à pied quand le dernier métro était passé.

Extrait de la publication

Aujourd'hui je sortais ma carte sans regarder les prix, sans paraître vouloir savoir quoi que ce soit de ce costume gris prince de galles et de son prix. Ce fauteuil me donnait un peu d'importance dans cette boutique à peu près vide, entre la vendeuse et l'ami qui aurait lui aussi aimé s'acheter quelque chose. Moi, aujourd'hui, je pouvais rentrer dans une boutique près du Luxembourg au beau milieu de la matinée, en pleine semaine, à l'heure où tout le monde est censé travailler, et m'acheter un costume prince de galles trop léger pour ce mois de janvier. La vendeuse a peut-être pensé que j'étais un habitué, un bon client qu'elle ne connaissait pas encore, et elle a rapidement jeté un coup d'œil sur le nom gravé à la surface de la carte. Pendant ce temps, l'ami mémorisait le modèle et la taille pour s'acheter le même costume exactement,

lui aussi, quand l'heure viendrait où il pourrait tendre nonchalamment sa carte à la vendeuse sans regarder les prix. Et pourtant je ne pouvais pas me laisser complètement aller au plaisir de jeter ma carte sur le comptoir, en voulant que tout aille plus vite car on est toujours pressé quand son compte en banque est rempli, il y a tant de choses à acheter et tant de gens à qui le montrer et on n'a plus la patience surtout, plus du tout la patience d'attendre comme tout le monde. Je me disais qu'il fallait apprécier ce détachement, qui me permettait de flotter un peu par-dessus les autres et par-dessus le système dont je profitais pourtant en tendant nonchalamment ma carte à la vendeuse, dont je profitais mais dont je me détachais en même temps car pour la première fois depuis longtemps, grâce à ce costume acheté dans une boutique

presque vide à l'heure où tout le monde travaillait, je dominais évidemment la situation, je n'étais plus soumis à la tire-lire, à la paire unique de chaussures qui devait tenir deux ans, aux humiliations devant le distributeur où j'attendais généralement qu'il n'y ait plus personne à moins de dix mètres avant d'y introduire ma carte et pouvoir lire seul et tout à mon aise le même message qui me renvoyait à ma perpétuelle insuffisance. J'étais incapable de me laisser glisser dans ce plaisir, car s'il m'était arrivé de temps à autre, à vrai dire très rarement, de pouvoir entrer dans une boutique sans regarder de trop près les étiquettes, ce jour-là ce n'était pas à mon travail que je devais de faire ce geste nonchalant. Je n'y étais pour rien et je subissais plus que jamais l'ordre des choses. Et pourtant je m'étais assis dans ce fauteuil avec assurance comme si je

Extrait de la publication

dirigeais une entreprise florissante, alors même que j'avais toute raison d'avoir mauvaise conscience ce jour-là, mauvaise conscience de tendre une carte sans même regarder le ticket, détournant volontairement les yeux des chiffres indiqués par la caisse, détournant ostensiblement la tête quand la vendeuse m'annonça le prix. Cet argent je ne l'avais pas gagné, mais quelle différence pour la vendeuse et même pour l'ami qui pouvait se douter, plus que la femme qui emballait mon costume, que cet argent n'avait pas été gagné par moi ? Il pouvait s'en douter mais peut-être n'en était-il pas tout à fait sûr et je pouvais encore jouer sur cette ambiguïté. Mais lui aussi, à la réflexion, était habitué à vivre d'un argent qui n'était pas celui de son travail. Dans mon cas, il y avait tous les signes, comme mon aisance et mon assurance dans ce

Extrait de la publication

fauteuil au milieu de la boutique, que cet argent était bien à moi. Il n'y avait donc pas de différence à l'extérieur, l'extérieur effaçait tout de l'origine de cet argent. J'aurais pu entrer dans la boutique près du Luxembourg, soutenu par cet ami qui m'accompagnait, m'affaisser sur un siège et dire je voudrais un costume gris ou noir peu importe mais quelque chose de sobre, de sombre, de triste, quelque chose de circonstance et la vendeuse immédiatement mise en alerte aurait vu dans mes yeux que quelque chose n'allait pas, elle se serait empressée, tout en se faisant discrète, m'aurait gentiment guidé dans la boutique et m'aurait dit d'une voix douce, timide et compatissante : celui-ci peut-être ? ou celui-là ? n'osant pas me demander pour quelle circonstance il me fallait un costume aussi sobre et sombre, mais l'aurait facilement deviné à mon visage

Extrait de la publication

défait. Au lieu de quoi cet air triomphant que j'avais l'a éloignée de toutes considérations de ce type, au lieu de quoi elle m'a regardé faire mon choix comme n'importe quel client aisé de ce quartier aisé, qui s'achète un costume par caprice, par ennui, par jeu, par désœuvrement je ne sais pas. J'ai voulu lui montrer cette face-là, et à cet ami aussi. Ce jour-là je n'avais pas envie de rentrer courbé dans la boutique du Luxembourg en disant : écoutez je n'ai pas la force choisissez pour moi, mais en tout cas je ne peux pas y aller comme ça, un jour pareil, je dois vraiment faire un effort. Je n'avais pas envie d'attirer la compassion de la vendeuse mais plutôt son respect, comme si cette carte pouvait m'en apporter un peu plus aujourd'hui. J'aurais pu lui dire écoutez voilà, vous avez carte blanche, trouvez-moi quelque chose de bien, de correct,

Extrait de la publication

d'élégant aussi, puisez dans cette réserve qui ne vient pas du fruit de mon travail et allez-y, j'aurai plaisir à vous voir faire, et aussi à ce que vous vous occupiez un peu de moi, je suis dans un sale état aujourd'hui, j'aurais besoin de parler mais je n'en ai pas vraiment envie, car dès que je parle un peu trop le même sujet revient et alors je ne peux plus rien dire. Allez-y servez-vous, je vais dépenser sans compter, aujourd'hui je peux, une fois n'est pas coutume, ce n'est pas le fruit de mon travail mais j'aurais préféré que mon travail soit à l'origine de cet argent que je vais dépenser aussi pour vous impressionner, pour que vous me respectiez un peu, que vous admiriez le dédain et le détachement avec lequel je ne regarde pas à la dépense. Mais elle ne m'entend pas et cet ami non plus, et cette transaction devient une séance de shopping comme

une autre. La vendeuse tapant sur sa caisse, l'ami anticipant son futur achat et moi feignant de faire comme chaque semaine : m'arrêter au hasard devant une boutique près du Luxembourg pour acheter un costume prince de galles parce que l'humeur ou la couleur du ciel s'y prêtait. La prochaine fois, elle se souviendra de moi comme du client important et nonchalant qui achetait par caprice ce qui lui tombait sous la main, passant la veste d'un air désinvolte en disant oui très bien je prends, sans regarder l'étiquette, ignorant que cet argent ne m'appartenait pas. Et maintenant, détaché, le sac se balançant au bout de mon bras, je traverse le Luxembourg avec cet ami, pensant que je m'habille sur le fruit du travail d'une vie dont je viens d'obtenir, après quarante-cinq minutes de discussion et de papiers à remplir dans un bureau en préfabriqué au

Extrait de la publication

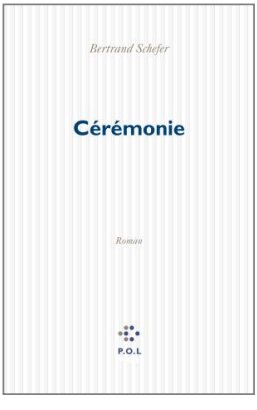
premier étage d'une agence bancaire, de pouvoir bénéficier à mon tour et en mon nom propre. Et pendant plusieurs mois, une année peut-être si je fais un peu attention, je vais vivre sur cet argent. Alors il faut lutter contre la mauvaise conscience, mais dans le mouvement général il y a tant d'occasions d'emporter la mauvaise conscience qu'elle finit par s'évaporer d'elle-même au gré des vendeuses dans les yeux desquelles il arrive parfois qu'on se sente quelqu'un ou personne. Et cet ami avec qui je traverse le Luxembourg dans cette journée de janvier blanche et froide, qui sait pour les circonstances mais pas pour l'argent, ou alors il ne dit rien pour ne pas m'embarrasser ou ne pas s'empêtrer lui-même car lui aussi vit de subsides inavouables à son âge, enfonce les mains dans les poches de sa veste d'un air grave et baisse les yeux

Extrait de la publication

Achevé d'imprimer en janvier 2012
dans les ateliers de la Nouvelle Imprimerie Laballery
à Clamecy (Nièvre)
N° d'éditeur : 2260
N° d'édition : 239038
N° d'imprimeur : XXXX
Dépôt légal : février 2012

Imprimé en France

Extrait de la publication



Bertrand Schefer
Cérémonie

Cette édition électronique du livre
Cérémonie de BERTRAND SCHEFER
a été réalisée le 31 janvier 2012 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en janvier 2012
par la Nouvelle Imprimerie Laballery
(ISBN : 9782818014912 - Numéro d'édition : 239038).
Code Sodis : N51675 - ISBN : 9782818014936
Numéro d'édition : 239040.

Extrait de la publication